C'est avec ce fantastique texte du Luc 5 que nous ouvrons notre série de prédications sur le thème de la guérison qui nous conduira au culte du 17 mars où le geste de l'imposition des mains sera proposé.

Ce texte de la guérison du paralysé s'en allant portant son grabat, s'il reste un classique des histoires bibliques qu'on raconte aux enfants, n'en demeure pas moins d'une grande richesse. Il va nous aider à nous préparer au culte du 17 mars, un culte au demeurant qui nous concerne tous, en communauté, que nous réfléchissions à recevoir pour nous-mêmes le geste de l'imposition des mains, parce que, comme le paralytique nous sentons que nous avons besoin d'être relevé ou que nous soyons plutôt comme ses amis qui le portent, nous préparant à porter dans la prière celles et ceux qui demanderont cette prière en geste.

La manière de désigner ces cultes est parfois ambiguë et pas toujours heureuse. Nous avons choisi l'appellation « culte renouveau et guérison » mais nous aurions tout aussi bien pu les appeler « Cultes d'encouragement et de relèvement ». C'est vrai que le terme de « guérison » est parfois difficile à comprendre, car il peut, à lui seul, recouvrir des attentes bien différentes.

Quoiqu'il en soit, il est important de souligner que ces cultes ne sont pas exclusivement destinés à celles et ceux qui sont physiquement atteints dans leur santé. Nous avons tous à un moment ou à un autre, besoin de nous sentir rejoints, touchés au plus intime de notre être et de recevoir une parole d'encouragement et de relèvement. Ces cultes, ce geste de bénédiction tout simple, sont là pour nous rappeler combien Dieu nous rejoint, nous allège, nous libère des poids que nous portons dans notre existence personnelle, conjugale, familiale, communautaire. Sans limiter l'activité de Dieu à la seule guérison physique, mais sans négliger cet aspect-là non plus.

Lorsqu'on est malade et que l'on souffre physiquement dans son corps, il est légitime d'avoir envie de s'en remettre au Seigneur et de chercher auprès de lui aide et réconfort. Certains parfois le font, alors même qu'ils avaient perdu ce lien avec Dieu, avec cet espoir un peu fou que Dieu, cette grande puissance, pourra comme par magie les libérer de la maladie. Mais on le sait, c'est toujours plus compliqué que ça. Cela dit, je crois très profondément que le Seigneur est prêt à accorder son aide à quiconque la demande. Pas besoin d'être un « ouvrier de la première heure » pour avoir accès à la compassion de Dieu. Mais cette compassion divine (« compassion » cela veut bel et bien dire que Dieu souffre avec nous, qu'il est présent au cœur de notre douleur) si elle peut parfois toucher aux symptômes de la maladie (ou lieux de souffrance) en les apaisant (après tout pourquoi les miracles tels qu'on aime à les décrire ne pourraient-ils pas advenir aujourd'hui encore ?), cette compassion divine peut aussi nous atteindre par des paroles de pardon et de réconciliation, par le réconfort

traduit en geste ou par une guérison qui touche les zones les plus profondes et les plus reculées de notre être.

Et c'est toute l'ambiguïté du terme de « guérison ». Lorsque l'on demande à être guéri, immédiatement et c'est normal (!) on espère pouvoir revenir à l'état qui était le nôtre avant la maladie. Or, le Seigneur nous invite à comprendre la guérison non pas comme un retour en arrière, mais comme un pas en avant. Cela me fait un peu penser à l'épisode du peuple qui, ayant fui l'Égypte et miraculeusement traversé la Mer, se retrouve pour de longues années à errer au désert et se met à rêver d'un impossible retour en arrière. Lorsqu'on est confronté au désert de la maladie ou du mal-être, il n'y a pas non plus de retour en arrière possible, mais nous croyons que le Seigneur, comme il a conduit le peuple à travers le désert, veut nous prendre par la main pour nous aider à traverser cette épreuve. Guérir ce n'est pas effacer la maladie ; ce n'est pas toujours possible, mais c'est la traverser, c'est s'en relever, c'est revenir à la vie, être ressuscité à la vie, mais non plus la vie comme avant, mais à une vie nouvelle.

En disant cela, je pense toujours à mon ami et collègue Christophe Rieben, avec qui je vais partir en camp de catéchumènes la semaine prochaine. Il est paralysé suite à un accident. Quand il raconte son histoire il commence par dire : « Dieu m'a relevé en m'asseyant », une manière de souligner que s'il ne peut effacer l'accident, il a pu le traverser.

Il est du reste intéressant de noter que quand Jésus dit au paralysé de se lever, le terme utilisé dans l'Évangile est le même mot grec qui sert aussi à décrire la résurrection. Demander l'aide de Dieu lorsqu'on est arrêté dans son existence, que ce soit par la maladie ou pour toute autre raison, cela revient à demander à Dieu de nous relever, de nous ressusciter à la vie, c'est-à-dire de raviver en nous et pour nous l'alliance qu'il a conclue avec nous. Non pas que le Seigneur ait rompu son alliance, mais que notre manière de vivre ou la vie tout simplement nous ait éloignés de Dieu. Et c'est pourquoi je trouve le texte de la guérison du paralytique extrêmement intéressant par le subtil lien qu'il fait entre guérison et pardon, ou pour le dire autrement entre guérison et relèvement.

Mais attention, il y a un écueil de taille à éviter : celui de lier la maladie au péché. Le texte ne dit jamais que si l'homme est paralysé, c'est parce qu'il a péché. Plusieurs fois dans l'Évangile, on voit Jésus questionné sur le possible lien entre maladie et péché. Mais Jésus s'est toujours refusé à lier une maladie ou une infirmité à une faute commise. Voir la maladie comme la conséquence du péché peut être rassurant pour ceux qui sont en bonne santé en les faisant tomber dans la catégorie des justes, mais condamne le malade à être responsable de sa propre souffrance. C'est l'attitude des amis de Job, dans le fameux livre biblique éponyme qui montre les impasses et les perversions dans lesquelles nous conduit cette manière de penser. Le péché n'est pas la cause de la souffrance. Toutefois le lien subtil que Jésus semble faire entre pardon et guérison nous rappelle que péché et

souffrance sont en corrélation, le péché non pas compris comme une faute morale ou une mauvaise action, mais comme le signe de cette rupture d'avec Dieu.

Jésus face aux Pharisiens ne cherche pas l'origine de la souffrance dans une faute ; il n'est rien dit en l'occurrence sur la vie de cet homme, ni même sur sa foi. Jésus veut dégager une espérance, un chemin de vie et de relèvement. La résurrection comme victoire définitive sur la souffrance est encore à venir ; nous ne sommes pas dans le Royaume. Cependant une possibilité de pardon est offerte dès aujourd'hui. Il ne faut pas voir en effet dans la phrase « *tes péchés sont pardonnés* » une formule provocante de Jésus et encore une manière d'accuser le paralytique de sa paralysie, mais il faut comprendre cette phrase de Jésus comme le signe que Jésus répond parfois à la demande posée différemment de ce qu'on attend ou peut-être même, pourrions-nous dire, au-delà de notre propre attente.

En effet tout le monde, y compris ses amis, voient dans le paralytique ... un paralytique ; ils ne voient que ses jambes qui ne le portent pas. Jésus lui voit au-delà des jambes malades. Celui qui est amené devant lui avant d'être un paralytique reste et demeure avant tout autre chose un être humain. Avant de s'adresser au paralytique, c'est à l'homme que Jésus s'adresse. C'est l'homme tout entier, et pas seulement une paire de jambes malades, qu'il veut guérir. Car même guéri de sa paralysie et marchant, cet homme aurait encore besoin d'être relevé, guéri de ses blessures profondes et invisibles, ressuscité à la vie dans toutes ses dimensions. C'est toute l'ironie de ce texte : la guérison, le miracle visible du redressement de cet homme couché ne devient finalement « **que** » le signe d'un relèvement intérieur et plus profond, ... un relèvement qui nous concerne tous, paralysés et bien portants.

Et j'aime cette image d'un Dieu qui, en Jésus-Christ, est venu nous rejoindre au cœur de notre humanité la plus intime pour toujours et encore nous montrer qu'un chemin de vie est possible, malgré la souffrance, malgré les heurts et les obstacles dont la vie n'est jamais avare. La croix de Pâques nous a montré que la mort même peut être vécue comme un passage, un relèvement, une ouverture vers une vie nouvelle. La Bonne Nouvelle pour nous ce matin, c'est que cette espérance concerne déjà notre réalité de vie ici-bas. Certes la souffrance est toujours là et nous fait mal ; certes nous connaissons tous des moments de traversées du désert plus ou moins longs et pénibles. Il y a toujours des moments où notre vie est comme arrêtée et nous ne voyons plus, à l'image du paralytique, comment nous allons pouvoir reprendre notre route. C'est là que le Seigneur nous dit : « *Je suis le chemin et la vie !* ». Il est celui qui vient nous rejoindre pour nous toucher et nous relever. Non seulement solidairement il nous rejoint au cœur de notre faiblesse pour souffrir avec nous, mais il veut aussi nous montrer un chemin possible à travers toute souffrance, un chemin qui n'est jamais facile (il n'y a pas de traversée du désert paisible), mais un chemin de relèvement.

Alors laissons-nous interpeler par la question de savoir quels sont les lieux dans notre existence, dans notre vie profonde, que nous avons soustraits au pardon que Dieu nous offre. Quels sont ces lieux, lieux souvent d'angoisse, lieux de culpabilité ou d'orgueil, de peine, de mal-être, de mésestime de soi, de relations entravées qui ont besoin d'être touchés par la grâce du Seigneur ?

Tous, malades ou bien portants, nous avons constamment besoin de refaire alliance avec le Seigneur. C'est en fait tous les matins que nous devrions refaire alliance avec lui ; c'est tous les jours, à chaque instant, que le Seigneur nous offre sa présence au plus intime de nous-mêmes. Mais cette présence apaisante, guérissante, pardonnante, réconfortante que nous recevons gratuitement de Dieu jour après jour, nous avons aussi besoin, parce que nous sommes humains, de la signifier de temps en temps symboliquement dans un moment fort, comme celui de l'imposition des mains, où l'on accepte de se laisser rejoindre et toucher (à tous les sens du terme) non seulement dans notre foi mais aussi dans nos émotions.

Je ne crois pas à l'efficacité du geste en tant que tel, encore moins faudrait-il attribuer à celui ou celui qui l'opère un quelconque pouvoir. Il n'y a pas de magie dans ce geste. Mais ce geste tout simple nous redit de manière forte et intime, au-delà de l'explicable et parfois du raisonnable, cette présence de Dieu qui nous rejoint pour nous guérir de toutes nos blessures et nous donner la force de nous relever en ravivant au plus profond de nous son alliance d'amour. Une alliance signifiée par ce pardon que le Seigneur nous offre et qui, chaque fois qu'il est donné et pleinement reçu, est vécu comme l'occasion d'un relèvement, d'une résurrection.

Ce geste qui sera proposé est somme toute tout simple. On peut le vivre sans emphase, pathos ou caractère sensationnel. Tout au contraire, c'est dans la simplicité et l'humilité qu'on veut le vivre en communauté. Un geste qui redit la mystérieuse proximité aimante de Dieu. Comme on l'a dit, il ne s'agit pas de voir dans cette démarche une efficacité particulière accordée au geste lui-même. C'est parce que nous plaçons notre confiance en Dieu et en Dieu seul, que nous croyons que quelque chose de l'amour de Dieu peut être vécu à travers ce geste. Il ne s'agit pas non plus de vouloir par là contraindre ou capturer Dieu, mais au contraire de se laisser ressaisir par Lui. La prière non pas comme demande ou pire comme exigence, mais comme un désir de se laisser rejoindre, de s'ouvrir, pas simplement par notre pensée, mais en profondeur à la sollicitude de Dieu.

Amen

Emmanuel Fuchs, pasteur

Paroisse Protestante Rive Gauche